



The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Robert Levesque. Terre et Humanité : la voie de l'Écolocène

Paris, L'Harmattan, 2016, 172 p.

Thierry Pouch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/5211>

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 10 mai 2017

Pagination : 141-143

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Thierry Pouch, « Robert Levesque. Terre et Humanité : la voie de l'Écolocène », *Économie rurale* [En ligne], 359 | Mai-juin 2017, mis en ligne le 10 mai 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/5211>

Robert LEVESQUE

Terre et Humanité : la voie de l'Écolocène

Paris, L'Harmattan, 2016, 172 p.

Ce livre est en quelque sorte un cri d'alarme exprimé au sujet de l'état de la planète. Écrit par un agronome spécialiste des questions foncières, il dresse non seulement un constat sévère, critique, de la planète bleue, mais laisse entrevoir au lecteur les signes annonciateurs d'une autre gestion de la terre, d'une transition vers un autre modèle productif, plus viable pour les générations futures, et qu'il qualifie d'Écolocène. Et, d'emblée, Robert Levesque plante le décor en précisant que cette ère de l'Écolocène sera « la prochaine ère géologique où l'Humanité vivra en harmonie avec sa "maison", "son jardin", sa planète Terre » (p. 9). Autant dire que la parution de cet ouvrage s'inscrit dans les préoccupations générales de nos contemporains quant à l'avenir de la planète et, plus précisément, de la production agricole. Ouvrage qui se situe dans le sillage des questionnements autour de la décroissance, de l'économie de l'après-croissance et des politiques à mener pour enclencher une dynamique de changement radical¹.

Il prend place dans les innombrables analyses produites durant ces dernières années sur la crise écologique et l'impératif de préparer les générations futures à une transition vers un nouveau mode de développement agricole – pour ne pas dire économique dans sa globalité. Et l'on doit dire que l'auteur, en quelque 172 pages, parvient avec brio à sensibiliser le lecteur aux véritables enjeux qui sont ceux de plusieurs milliards d'hommes et de femmes sur Terre, mais

tout autant à le préparer à relever les défis de demain. 172 pages réparties en 7 chapitres d'une longueur quasi égale.

Plutôt que de plonger sans plus attendre le lecteur dans la crise actuelle de l'environnement (« nous vivons au-dessus de nos moyens », est-il indiqué à plusieurs reprises dans le livre), crise qui, si l'on n'y prend pas garde, conditionne l'avenir des générations futures, l'auteur prend judicieusement soin de replacer, dans une dynamique longue, l'histoire de la planète et le rôle qu'y a joué l'*homo sapiens*. D'où le chapitre 2, qui entend retracer l'évolution de l'homme sur Terre, tout en indiquant au passage, et avec une certaine force, que nous sommes tous, sans exception, membres de l'Humanité, sous-entendu à peine voilé à l'idée selon laquelle, si, ne serait-ce qu'un seul homme menace ou détruit les conditions de vie sur la planète, c'est bien l'ensemble des hommes qui en subit et en subira les conséquences. À bien y regarder, ce chapitre 2 aura au moins le grand mérite de rafraîchir les esprits quant aux conditions d'apparition du système solaire, d'émergence de l'Univers, de la vie sur Terre, et dans le même temps, de les resituer sur une échelle de temps.

Le chapitre suivant souligne en quoi l'*homo sapiens* est partie intégrante de la biosphère et, surtout, en quoi il est depuis son apparition, un acteur décisif de l'évolution de l'écosphère. Et Robert Levesque de reprendre cette antienne du discours écologique, à savoir que l'*homo sapiens* « pollue les airs, les terres, les eaux, en introduisant de nouvelles substances » (p. 36). L'auteur en déduit que, en l'état actuel de l'écologie, le système alimentaire mondial se présente comme non durable (pp. 39 et suivantes). C'est aussi dans ce chapitre, très dense, que Robert Levesque estime que les sociétés d'aujourd'hui sont en proie au risque de l'effondrement, prenant en cela appui sur la désormais célèbre thèse de Jared Diamond, qui porte le même nom, « Effondrement ».

1. Voir notamment les réflexions coordonnées par A. Sinaï (dir.) (2013). *Penser la décroissance. Politiques de l'Anthropocène*. Paris, Presses de Sciences Po.

Un regard critique sur cette posture mérite ici d'être mis en valeur, dans la mesure où il est toujours plus facile de stigmatiser l'homme – lequel doit, comme le disait Marx, transformer la nature s'il veut vivre – plutôt que le système économique – en l'occurrence le capitalisme. C'est probablement le chapitre du livre qui pourrait, souhaitons-le, appeler à un débat approfondi, mobilisant des auteurs qui, depuis plus de trente ans, ont déserté les allées des enseignements supérieurs et les laboratoires de la recherche en sciences sociales.

Dire que l'homme « vit au-dessus de ses moyens écologiques » vaut sans doute pour la période actuelle. Mais la domination de la nature peut être interprétée différemment. Comme nous l'indique un auteur comme F. Engels, dans un texte d'une étrange actualité (« Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme », 1876), l'activité de l'homme, et notamment celle qu'il exerce par son travail, engendre une domination de la nature qui a élargi à chaque progrès l'horizon de l'homme. Cette exaltation du travail chez Engels, comme chez tous les autres auteurs classiques du XIX^e siècle d'ailleurs, conduit toutefois à une vision de la société bien précise, dont on ne peut que regretter l'absence dans l'analyse que nous livre Robert Levesque. Engels précise en effet que tous les modes de production qui se sont succédé jusqu'à nous ont privilégié « l'effet utile le plus proche, le plus immédiat du travail. On laissait entièrement de côté les conséquences ultérieures, celles qui n'intervenaient que plus tard, qui n'entraient en jeu que du fait de la répétition et de l'accumulation progressives ». Et d'ajouter que c'est le « mode de production capitaliste régnant actuellement en Europe occidentale – qui réalise le plus complètement cette fin [...], vis-à-vis de la nature comme de la société, on ne considère principalement, dans le mode de production actuel, que le résultat le plus proche, le plus tangible ; et ensuite on s'étonne encore que les conséquences

lointaines des actions visant à ce résultat immédiat soient tout autres »².

Ce détour par Engels avait pour fonction de montrer que c'est moins l'homme en tant que tel que son activité dans un mode de production précis, le capitalisme, qui a engendré autant de nuisances, de dégradations, de pollutions... Il en découle une vaste interrogation sur les leviers disponibles pour stopper, à défaut d'inverser, cette tendance à l'effondrement de la civilisation humaine. Robert Levesque entame alors une réflexion dans les chapitres qui suivent sur les moyens de construire « un monde durable pour l'Humanité », chapitre 4, et estime que l'écosphère doit désormais devenir le « Commun de l'Humanité », chapitre 5. Selon lui, l'action humaine doit se concentrer sur la formation des conditions d'une bonne et efficace transition vers l'Écolocène (chapitres 6 et 7).

Le point de départ d'un monde durable réside, selon l'auteur, dans une prise de conscience de notre appartenance à l'Humanité, appelant à un respect de nous-mêmes et de notre « jardin commun » qu'est la planète (p. 105). S'ensuivent alors quelques préconisations pour cheminer vers une Écosphère durable et, est-il ajouté « enviable » (p. 149) : frugalité, partage, solidarité, assurance et égalité. S'appuyant ensuite sur les travaux d'Elinor Ostrom, lauréate 2009 du prix Banque de Suède pour la science économique (appellation réelle du prix Nobel d'économie), Robert Levesque avance quelques recommandations pour sortir de la « tragédie des communs ». En d'autres termes, il suggère de partir à la recherche d'une meilleure gouvernance des biens communs. Plus globalement, l'auteur de l'ouvrage *Terre et Humanité* propose d'établir une « Charte de l'Humanité » (p. 150), laquelle aurait pour visée non seulement de réaffirmer les

2. F. Engels (1876), « Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme », in *Dialectique de la nature*, Paris, Éditions Sociales, 1975 pour la traduction française, pp. 171-183.

principes de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948, mais aussi de « reconnaître à tout être humain le droit d'accéder, directement ou indirectement, aux fonctions vitales de notre "Commun" l'Écosphère, et rappeler les devoirs de tout un chacun pour préserver et maintenir celle-ci viable pour l'Humanité d'aujourd'hui et de demain » (p. 150).

Les derniers chapitres du livre laissent clairement entendre que Robert Levesque s'inscrit dans la catégorie de ceux souhaitant s'affranchir de la vision apologétique du marché, qui est aujourd'hui largement répandue dans la sphère de l'économie et, à bien y regarder dans celle de la politique. La présence des travaux d'Ostrom n'en est de ce point de vue que légitime, au regard notamment du déploiement de stratégies d'appropriation privées des ressources naturelles. Mais du coup, Robert Levesque s'expose à une critique qui fut à plusieurs reprises adressée à Elinor Ostrom elle-même. Cette critique a trait à l'absence, chez Ostrom, des rapports de force et du pouvoir dans les relations sociales. Dans sa recherche d'une meilleure gouvernance des « Communs », Ostrom se limite aux positions des acteurs et au mode de distribution des droits entre eux. Certains ont pu voir dans la pensée d'Ostrom un « micro-institutionnalisme », très éloigné d'une approche plus globale des systèmes et des rapports sociaux de production³.

Le « changement civilisationnel radical » auquel Robert Levesque nous invite interpelle *in fine* à plus d'un titre. Si l'on est soucieux de voir se prolonger l'aventure humaine, alors il est légitime de s'interroger sur ce que R. Aron avait appelé en 1969 *Les désillusions du progrès*,

et d'emboîter le pas de l'auteur sur la voie de l'Écolocène. Si en revanche on voit dans le désastre actuel le legs d'un capitalisme mondialisé, dont les racines prennent forme au début du XIX^e siècle avec le processus d'industrialisation, c'est sans doute moins d'une gouvernance que les sociétés auraient besoin que d'une prise de conscience que les rapports sociaux de production, dans leurs formes actuelles, doivent être non pas régulés, encadrés, révisés, mais bel et bien abolis.

L'appel lancé par Robert Levesque est louable, car il souligne à quel point l'avenir de l'Humanité est sombre, préoccupant si aucun réexamen de notre fonctionnement n'est entrepris et accompli. Son ouvrage mérite d'être lu, et débattu aussi largement que possible, non seulement dans la communauté des scientifiques mais aussi chez les citoyens. Mais la tâche risque d'être aussi longue que rude, dans la mesure où, l'expérience historique l'a montré, ceux qui détiennent le pouvoir économique, les capitaux, demeurent sur une vision de court terme de leurs activités de production, et que leur obsession du gain monétaire peut les conduire à résister à toute forme de changement radical de paradigme productif.

On voit que l'ouvrage de Robert Levesque ne laisse pas indifférent, et c'est tout le mal qu'on lui souhaite que de provoquer le débat, à un moment historique si décisif et si incertain de nos sociétés. ■

Thierry POUCH

APCA-DEAT-SERP

Université de Reims Champagne Ardenne
Laboratoire REGARDS

3. Lire sur ce point, O. Weinstein (2013). Comment comprendre les 'communs' : Elinor Ostrom, la propriété et la nouvelle économie institutionnelle, *Revue de la Régulation*, numéro 14, semestre 2, automne. <http://regulation.revues.org/10452>, consulté le 20 décembre 2016.